



Les origines de la fabrique de filets Le Drézen de Léchiagat

Avant 1930, Léchiagat manquait cruellement d'activités liées à la pêche, tout en possédant un fort potentiel de marins pêcheurs.

La plupart d'entre elles étaient installées sur la rive portuaire du Guilvinec. Au cours des ans, cette tendance d'ailleurs a continué à se renforcer. Néanmoins, l'une des premières entreprises de Léchiagat a fait très fort : la fabrique de filets Le Drézen issue d'un petit atelier de montage de chaluts est devenue la n° 1 française, atteignant une dimension internationale tout en gardant sa structure familiale et cela, il faut le souligner, à une époque où l'organisation de la production avait déjà tendance à faire disparaître les petits ateliers au profit des gros.

En 1998 c'est 100 MF de chiffre d'affaires dont 25 % à l'export et 130 salariés. Mais ce classement avait été déjà obtenu bien des années plus tôt avec 160 salariés.

Tout le mérite revient à une succession de générations d'hommes mais aussi de femmes entrepreneurs voire audacieux, du grand-père aux arrière-petits enfants qui ont su faire fructifier leur potentiel de départ.

Jean Le Prince, "le Commandant" fondateur

Né en 1878, Yann ar Prince est issu d'une humble famille de pêcheurs de Léchiagat. Après avoir réussi son certificat d'études - diplôme important et rare à cette époque - il n'a d'autre choix que la mer.

Il pratique alors la petite pêche mais à l'âge adulte, estimant qu'on pouvait mieux gagner sa vie, il part à Lorient et s'engage dans les chemins de fer. Déçu encore, il trouve un embarquement sur les quais du port en pleine expansion ; un embarquement pour la grande pêche sur un chalutier à vapeur, direction La Manche, voire La Mer du Nord !

En permission à Léchiagat, il renoue avec son ancien directeur d'école qui lui avait déjà donné des éléments d'études nautiques comme cela se faisait dans toutes les grandes classes du littoral. Une révision rapide lui est utile pour entrer à l'école de pêche de Lorient et réussir le brevet de patron de pêche, puis celui de patron au bornage.

Avec ce bagage Yann ar Prince peut commander un vapeur à la grande pêche. Il entre ainsi à la compagnie lorientaise de chalutage à vapeur, "la Chalutage" comme on le dit à Lorient, devenant bientôt le meilleur capitaine "dont les services à la Chalutage furent si appréciés" selon un journal d'époque. On lui donnait d'ailleurs les meilleurs navires. Il finit ainsi sa carrière sur le Kéroman, un 50 m capable d'embarquer 110 t de charbon et 50 t de glace.

Sur les quais, Yann ar Prince apparaît en costume, chemise et cravate ! Un commandant de pêche qui gagne bien sa vie !

Son cas n'est pas isolé ; pour les mêmes raisons et sans doute suite à son exemple, de nombreux gars de Léchiagat sont partis à Lorient pour la pêche au large. Citons d'autres capitaines, comme Jean Le Rhun sur l' "Anémone", Jos Crique, Michel Le Roux, Sébastien Pochet commandant à l'armement Cuissard, et mobilisé durant la guerre de 14-18 sur son propre vapeur pour la surveillance des côtes et encore Nicolas Le Rhun matelot sur l' "Albatros", Jean Le Brun du Guilvinec etc...

La "Chalutage" qui est aussi une entreprise de marée possède 17 vapeurs pratiquant le chalutage à panneaux. Les patrons, comme souvent, se plaignent de leurs chaluts mal adaptés à leur navire et de ce fait peu pêchants. Il en résulte un certain gaspillage d'engins de pêche. Yann ar Prince proche de la retraite, propose à son armement de créer un atelier de fabrication de chaluts à la main mieux adaptés aux caractéristiques des navires... dans son village natal, Léchiagat.

C'est ainsi que vers 1926, la compagnie achète une parcelle de terrain à "Parc ar Brial" et y fait construire un long bâtiment visible encore aujourd'hui près du temple protestant "Ar Vagagenn Kohz".

A Léchiagat, Yann est assuré de trouver une main d'œuvre habile et abondante chez les mères, épouses et filles de pêcheurs, habituées déjà à manier les aiguilles de ramendage. Cela convient bien aux bigoudènes de Léchiagat car toutes les usines de conserves se trouvent au Guilvinec et qu'il est difficile de s'y rendre en l'absence de pont entre les deux rives.

Reste à résoudre le problème du transport vers Lorient. Le train "birinik" ne passe pas loin ; il peut transporter des filets jusqu'à Pont-l'Abbé et par la voie large, c'est direct vers Kéroman.

Un atelier spécial donc pour une seule compagnie de chalutage !



*Anna Durand-Le Coq, future contre-maîtresse, travaille à domicile (à Pouldu). Elle fabrique une pièce de chalu sur la table du jardin. Au pied de la table, Bastien Le Bren, futur militaire devenu général
Photo A. Bodéré de 1935*

Histoire



Yann ar Prince recrute d'abord une vingtaine d'ouvrières toutes de Léchiagat qu'il forme, leur apprenant même à faire des épissures ! Elles devront fabriquer séparément et à domicile, les pièces de chalut, différentes les unes des autres comme les ailes, le ventre, le grand dos, le petit dos etc... pièces différentes aussi en dimensions selon la taille des chaluts. Chaque ouvrière dispose d'un lot d'aiguilles et d'un lot de moules en bois ou en os correspondant aux diverses dimensions des mailles. Le plus délicat à réaliser est le dégradé progressif des mailles dans certaines pièces. Le fil de chanvre fourni à domicile provient des filatures d'Armentières ou de Fives, la fabrique de Léchiagat n'étant pas une filature.

A la maison, les ouvrières ont fabriqué un écheveau (an Tousic) garni de fil par la famille pour faciliter le remplissage des aiguilles.

Reste à collecter toutes les pièces du chalut et à les réunir.

Yann ar Prince s'est entouré de quelques vieux marins comme son frère Yves, L. Stéphan et H. Guéguen du Guilvinec. Dans le long bâtiment, le rôle des hommes consiste à raccorder les pièces et à corder les bords. Les dernières garnitures, les plus lourdes, étant montées à Lorient même par les équipages.

Entièrement faits à la main, les chaluts ne pouvaient être fabriqués en série selon les principes de la standardisation tant, on l'a vu, les modèles étaient différents.

L'ingénieur des Arts et métiers prend le relais

La société de chalutage de Lorient connaît quelques difficultés financières vers 1929 et par voie de conséquence sa "filiale" de Léchiagat en subit le contrecoup ce qui ralentit quelques peu ses activités.

Entre-temps, la fille de Yann ar Prince, Clémentine qui vivait à Lorient s'était mariée en 1926 avec Lili Le Drézen du Guilvinec qu'elle avait connu au cours de ses vacances chez ses grands-parents à Léchiagat. Lili, que tout le monde continuera d'appeler ainsi familièrement, était bien connu dans les milieux sportifs du Guilvinec car il jouait en équipe fanion de l'USG aux côtés d'Amédée Biguais. Il était le fils du gérant de l'ancienne usine de conserves Salles, devenue Riom, de la rue Poul ar Palud.

Après des études à l'E.P.S. de Douarnenez, il entre à l'école nationale des Arts et Métiers d'Angers d'où il sort ingénieur. Les nouveaux époux se sont installés un temps à Ploermel où le gars-z-arts travaille dans une entreprise industrielle.

Mais bien vite ils reviennent à Léchiagat où Lili crée sa propre industrie comme le lui permet sa formation polytechnique : face à l'atelier de la "chalutage", il fait construire en 1929 une usine de fabrication de filets de pêche. Nul doute que l'influence de son beau-père fut déterminante dans ce choix, un créneau qui manquait dans le Pays Bigouden.

Dans un premier temps, il achète au fabricant Zang une machine à fabriquer des nappes en coton de filets de sardines ou de maquereaux. A Léchiagat, on est en plein cœur d'une région qui en utilise beaucoup. Marie Douguet de Léhan sera la première ouvrière à la mettre en service suppléée par Désirée Cossec de la Pointe.

En 1931, l'entreprise s'agrandit par l'achat auprès de "la Chalutage" de la fabrique de chaluts de Parc ar Brial. Concernant cette dernière toujours dirigée par Yann ar Prince, le système de confection des pièces à domicile et du montage en magasin est maintenu pour un temps.

Après 1935, l'usine tourne à plein, fabriquant en outre des filets à langoustes et des filets d'ameublement. Elle possède désormais six métiers, le plus souvent achetés d'occasion. L'entreprise reste très familiale ; comme la main d'œuvre masculine est peu nombreuse, le patron lui-même est l'homme à tout faire : chargement du camion et livraison chez les commerçants, réception à la gare de la matière première, surveillance et réparation des machines jusqu'à la suppléance de nuit quand la commande est importante.

Le développement des petits chalutiers-bois à panneaux (malamoks) dans notre port, constitue une nouvelle clientèle, mais dans l'immédiat, ces nouveaux chalutiers qui draguent sur des fonds propres ne vont pas souvent "à la casse" et gardent longtemps le même chalut. On retrouve maintes fois Yann ar Prince conseillant les patrons des premiers malamoks pour le gréement de leur installation à panneaux.

Parfois les pêcheurs achètent directement leur matériel à l'usine. Personne, hélas, n'a photographié le spectacle pittoresque du transport du chalut à dos d'hommes à travers le village et parfois même vers le Guilvinec par le petit pont de marée basse.

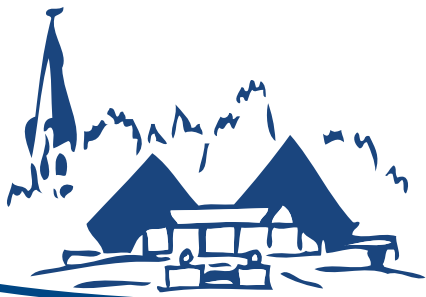
Le plus souvent, les patrons passent par la coopérative ou les commerçants d'articles de pêche qui jouent souvent le rôle de "banquiers" jusque la fin de la saison.

La guerre de 39-45 interrompt en partie la production de l'usine. Officier de réserve, Lili Le Drézen est mobilisé laissant la fabrique aux soins de son épouse, sa collaboratrice qui avant leur mariage avait suivi des cours de secrétariat à Lorient suite à l'obtention de son brevet.

En mai 1940, l'offensive allemande dans les Ardennes piège une partie de l'armée française déployée devant la frontière de la Sarre où Lili commande une compagnie. Fait prisonnier il est dirigé vers un Oflag.

Clémentine alors ne reste pas les bras croisés. Après l'armistice, elle mobilise les autorités du port, l'administrateur de l'inscription maritime, le président de la coopérative des patrons-pêcheurs, les maires des deux communes pour l'appuyer dans la demande de libération de son époux, nécessaire à la marche de l'entreprise. Comme 500.000 prisonniers français environ dont la plupart des marins-pêcheurs, Lili est libéré pour raisons économiques mais seulement en décembre 1941. Les Allemands imposent alors la fabrication de filets de camouflage pour leur D.C.A. A l'aide du fabricant de machines Zang, l'usine est remise en route en 1942.

A peine libéré, Lili est contacté par M. Sanquer directeur d'école à Léchiagat pour créer un noyau de résistance dépendant du mouvement Libération Nord, dans le secteur du Guilvinec. Il accepte d'emblée. On connaît la suite tragique relatée dans le bulletin 2008, la mort du Capitaine Le Drézen sur le front de la poche allemande de Lorient en février 1945.



Clémentine Le Drézen, seule à la barre

Déjà privée d'approvisionnement en fils du Nord de la France depuis le débarquement, la fabrique de filets stoppe quelque temps mais Clémentine ne se laisse pas abattre et surmonte l'épreuve.

A la libération, la vie économique reprend, les pêcheurs repartent en mer plus régulièrement, l'usine doit redémarrer. Clémentine s'occupe de tout, des approvisionnements, des livraisons, de l'embauche des jeunes apprenties, fonction qu'elle gardera jusqu'à sa retraite en 1974 (*).

Elle est aidée par des contremaîtresses capables et dynamiques dont Anna Durand-Le Coq spécialiste des chaluts, Odile Rolland mais aussi par sa propre fille Monique Le Drézen qui, à l'issue du Lycée de Quimper, a suivi des cours de comptabilité.

Le Pilote d'avion aux commandes

Monique la fille aînée doit se fiancer avec Pierre Le Brun du Guilvinec pilote dans l'aéronavale. Celui-ci, engagé en 1944 dans les rangs des F.F.I. au sortir de la classe de "Maths élem" du Lycée de Quimper, participe sur la Laïta - sous les ordres de son futur beau-père - à l'encerclement de la poche allemande de Lorient. Après quelques mois de guerre de position, il se porte volontaire pour un stage de formation dans la R.A.F. qui, en cette fin de guerre bombarde intensément les villes allemandes aux abois.

Le mariage est célébré en 1947 et l'enseigne de vaisseau Pierre Le Brun, tout naturellement, intègre la direction de l'usine de Léchiagat, mais après des cours de matelotage et de ramendage dispensés par Yann ar Prince et un stage de plusieurs semaines chez Zang.

Notons que Pierre Le Brun n'est pas étranger au monde maritime, au contraire - son père, Louis, était l'un des plus importants mareyeurs du Guilvinec - la maison familiale et le magasin étaient situés devant l'ancien vivier du port ; l'aire de jeu des enfants Le Brun étant les quais et les cales, les plates et les canots.

La fabrique de filets va prendre de l'extension sous sa direction mais il n'est pas possible ici d'exposer toute son histoire et surtout son histoire économique.

En 1955 l'achat d'un métier à fabriquer les nappes de chaluts marque une étape importante. Mais les ouvrières, formées désormais par les contremaîtresses, doivent découper les pièces dans les nappes rectangulaires comme les couturières taillent les costumes dans le tissu. Reste encore à rassembler ailes, dos, ventre etc en maniant toujours l'aiguille à ramender. C'est là qu'on retrouve l'habileté et l'agilité des doigts féminins. A ce travail "Cossec" est imbattable.

A l'étage de la salle des machines se font l'assemblage et le montage. Les ouvrières chantent en travaillant comme le demandait déjà Yann ar Prince qui disparaîtra en 1957. A la visite du nouveau patron, il se trouve toujours une jeune fille pour lancer la chanson à la mode un brin coquine "qu'il fait bon chez vous, Maître Pierre".

Au fil des années, tout en croissant, la production change d'orientation. Aux filets droits à maquereaux et aux 17 variétés selon les moules de filets bleus à sardines, succèdent les sennes en 1948 ou filets tournants pêche-tout ; sennes pour les petits sardiniers, de St Gué au Croisic, sennes pour l'appât vivant des thoniers en Afrique et plus récemment sennes à thons.

La dernière fabriquée en nylon (adapté depuis 1956) pour un grand thonier tropical mesure 600 m de long sur 50 m de haut ! Un monstre ! Cela suppose à l'usine, une batterie d'instruments de levage.

La modernisation est continue. Optimistes, les patrons misent sur la croissance. Une nouvelle usine sort de terre en 1973 sur la lande de Kelareun dans la campagne de Tréffiagat. Et pourtant, les 25 autres fabriques de filets françaises tombent les unes après les autres. Selon une formule bien pensée "l'établissement Le Drézen fut en expansion dans un monde maritime en récession".

Mais c'est grâce au dynamisme du directeur qui ne ménage pas ses efforts en adoptant une stratégie internationale : le voici tantôt à Copenhague à la foire-exposition, tantôt sur les lieux de pêche à Konakry, Abidjan, Dakar, tantôt à Tokyo pour négocier de nouvelles machines, tantôt à la recherche d'alliances auprès de ses concurrents.

Depuis près de 20 ans, la direction a changé de main. Ce sont les fils de M. et Mme Pierre Le Brun, Lili et Pierre formés à Sup-de-Co qui ont pris le flambeau.

Pour comprendre ces années d'expansion, on peut trouver de multiples causes. Le maintien d'une structure familiale dans l'entreprise convient certainement mieux à la production non standardisée et plus spécifique selon les types de navires. Une situation qu'on retrouve dans d'autres activités industrielles liées à la pêche comme les chantiers navals.

La fabrique de Léchiagat a su s'adapter aussi aux innovations comme la création d'un atelier de tressage du fil de nylon en 1972, comme la création d'une cellule de recherche afin de demeurer à la pointe du progrès, recherche sur les meilleurs matériaux, recherche et expérimentations sur les meilleures qualités des filets.

Sans oublier bien sûr la succession de compétences et de talents au cours des générations de dirigeants.

Loin de l'activité bruyante du port, sur les terres de Keraleun, la fabrique de filets Le Drézen se manifeste pourtant journalièrement. Tous les soirs on entend les bruits de décompression dans l'air de la vapeur d'eau des grands autoclaves dans lesquels les nappes de filets de nylon sont plongées sous pression pour modifier leur structure moléculaire et améliorer leurs qualités.

(*) Mme Clémentine Le Drézen vivra jusqu'en 2006 à 101 ans grâce à une santé de fer.

Remerciements à tous ceux qui ont apporté leurs renseignements ou leurs photos.

P.J. BERROU.

Histoire



La direction et le personnel de la fabrique de filets vont fêter les 30 ans de l'entreprise

*Au premier rang, les ouvrières les plus anciennes, au centre Mme Le Drézen Clémentine.
Devant elle, à genoux ses petits-enfants : Michèle, Lili et Pierre, ces derniers dirigeant l'usine aujourd'hui.
A gauche, debout, Mr Pierre Le Brun.*

Photo P. Priol